

LFC : Vous publiez un récit très personnel dans lequel une phrase à propos de l'âge est citée plusieurs fois au fil de la lecture. Pourquoi ?

GP : Quel que soit l'âge que nous avons dans une vie, je pense que nous en avons plusieurs dans les faits. Si je dis aujourd'hui, j'ai soixante ans, j'ai cent ans. Cela veut dire : j'ai l'âge que j'ai aujourd'hui et je le vis bien. J'ai cent ans, cela veut dire que j'ai le sentiment d'avoir vécu tellement de choses et parcouru de nombreuses épreuves que j'ai l'impression d'être plus âgé. Comme je peux aussi à soixante ans avoir le sentiment parfois que j'en ai quarante.

LFC : D'où vient le titre de votre récit Certains cœurs lâchent pour trois fois rien ?

GP : Le titre du livre est une phrase que me dit un médecin dans un hôpital en 2016 lors de mon avant-dernière dépression et la dernière où je suis hospitalisé. J'ai fait une connerie : une tentative de suicide. Je me réveille de cette épreuve avec des électrodes, la chemise ouverte et du sang séché. À mes côtés, ce médecin me dit d'une voix très douce : « vous savez, avec ce que vous avez pris, quelqu'un d'autre y serez resté. Certains cœurs lâchent pour trois fois rien. » Dieu sait que je n'écoute pas toujours ce que l'on me dit. Je n'en fais qu'à ma tête. Je suis mon instinct. Seulement, cette phrase-là, elle a résonné en moi comme quelque chose d'énorme. C'était vraiment très fort. Je me suis vraiment rendu compte que ce que j'avais mis dans ma paume et que j'ai avalé, une autre personne avec une constitution plus fragile y serait restée. J'aurais pu moi-même y rester. Ce qui ne m'avait jamais traversé l'esprit puisque lorsque je faisais des tentatives de suicide - j'en ai fait plusieurs - l'idée était de réussir ma tentative de suicide. C'est-à-dire d'être vivant, de passer à autre chose, un cap comme faire un saut de l'ange pour ensuite obtenir un nouveau départ. Et surtout ne pas y rester. J'ai toujours considéré mes tentatives comme une sorte de comédie. Toute la mise en scène de mes tentatives comme quand je laisse les portes ouvertes, tout est fait pour faciliter l'accès des pompiers, de mon mari ou encore de mes amis. Je facilite le travail des uns et des autres. Mais j'avale un certain nombre de médicaments sur des gorgées de Whisky et de Martini Rouge. Le risque est là. Dans ma famille, nous sommes coriaces. Certains cœurs lâchent pour trois fois rien, mais pas les nôtres. Les nôtres résistent.

LFC : Dans ce récit, vous vous adressez à votre père. Pour quelles raisons ?

GP : Oui. C'est une lettre qui n'était pas du tout destinée pour ce livre. Je l'ai écrite bien avant la rédaction de ce récit. Il m'a semblé évident de la publier au début du livre car c'est une lettre qui m'a sauvé. Elle est très dure. Grâce à elle, je me libère de mon père. J'aurais dû l'écrire bien avant, des années avant. Je l'ai rédigée pendant une période de dépres-

sion. Un de mes plus chers amis qui est photographe insistait sur le fait que je devais écrire une lettre à mon père. Il avait connaissance des relations inexistantes que j'avais avec lui. Cet ami me disait qu'il était nécessaire d'exprimer ce que j'avais à lui dire. Je me souviens du soir où j'ai écrit cette lettre. C'était avant le dîner. La dépression est partie en même temps que la rédaction de cet écrit. Avec le temps, j'ai compris que nous n'étions pas obligés d'aimer ses parents et réciproquement. C'est quelque chose que nous n'avons pas en tête. Nous

souhaitons toujours faire bien. Tout ce que j'ai fait dans ma vie, je l'ai fait pour moi et un peu pour mes parents aussi. Aucun des deux ne lira le livre aujourd'hui.

LFC : Pensiez-vous publier ce texte un jour ?

GP : Je ne pensais pas écrire ce récit. Et puis, j'ai réfléchi et j'en ai conclu que je devais bien cela à Laurent mon mari et à ma sœur qui est la personne qui m'a réconciliée avec ma famille. Il y a deux types de famille : la famille originelle, les liens de sang et la famille que nous nous composons au fil des années avec des gens que nous aimons bien. Ils font partie du cercle intime, mais ce n'est jamais aussi bien que la famille originelle.

LFC : Vous êtes très sincère dans ce texte.

GP : Quand nous avons un bon souvenir dans la vie, c'est un peu comme une photographie en noir et blanc pour moi. C'est l'image intacte que nous avons. Et puis, au fur et à mesure des

années, ce souvenir, nous l'aimons tellement que nous le racontons. Nous en sommes fiers. Nous le relatons à des amis. Nous enjolivons tout cela en y faisant moins attention. Peu à peu, le dessin prend de la couleur. Nous

sommes tellement loin de la photo originale. Nous ne nous en rendons pas compte. Nous voulons nous mettre en valeur. Nous souhaitons que les gens rient. Et nous nous éloignons de la photo originale. Tout le livre, je me suis dit qu'il n'était pas question d'enjoliver un souvenir, de le rendre plus émouvant qu'il n'a été sur le moment. Je devais rester fidèle à l'idée de cette photo en noir et blanc et à ce souvenir aussi intact que ma mémoire me l'a rendu. ●

GILLES PARIS SAUVÉ PAR L'ÉCRITURE

#RÉCIT ATTACHÉ DE PRESSE DANS L'ÉDITION ET SURTOUT AUTEUR DE NOMBREUX ROMANS DONT AUTOBIOGRAPHIE D'UNE COURGETTE (ADAPTÉ AU CINÉMA EN FILM D'ANIMATION), GILLES PARIS SE CONFIE POUR LA PREMIÈRE FOIS CLAIREMENT DANS LE RÉCIT CERTAINS CŒURS LÂCHENT POUR TROIS FOIS RIEN (FLAMMARION). IL NOUS PARLE DE SESENTATIVES DE SUICIDE ET DE LA DÉPRESSION. UN TEXTE ÉMOUVANT ET NÉCESSAIRE.

PAR **CHRISTOPHE MANGELLE**

PHOTOS **MATHIEU GÉNON - À L'HÔTEL VERNET**

TOUT LE LIVRE,
JE ME SUIS DIT
QU'IL N'ÉTAIT
PAS QUESTION
D'ENJOLIVER
UN SOUVENIR.



Gilles Paris
Certains cœurs
lâchent pour
trois fois rien



**Certains cœurs lâchent
pour trois fois rien**

Gilles Paris, 220 pages, 19€, Flammarion.